

Le Théâtre-Lyrique, qui a si bien commencé, vient d'enregistrer encore deux succès de bon aloi, succès de compositeur et succès d'artiste. La nouvelle pièce de MM. de Leuven et Brunswick a parfaitement réussi. L'action de ce petit drame intime, d'une grande simplicité, rehaussé par d'amusants détails, se passe en Allemagne. Un gai compagnon tonnelier rencontre aux environs de Bamberg une pauvre orpheline, une sorte de Cendrillon villageoise en butte aux mauvais traitemens de ses compagnes. Touché de l'air candide et de la douce beauté de l'enfant, Reinold, c'est le nom du tonnelier, la prend d'abord sous sa protection, par pure générosité. Mais bientôt à la pitié succède un sentiment plus vif; il en fait l'aveu à la jeune fille, et, après les sermens les plus tendres, obligé de partir, il laisse dans les mains de sa fiancée un billet avec sa signature en blanc, prêt à y faire honneur des qu'on viendra réclamer sa promesse. Ayant ainsi réglé ses affaires de cœur, le tonnelier Reinold s'éloigne en jetant aux échos le refrain d'une mélancolique ballade, et Marguerite, la pauvre orpheline, est plus raillée, plus insultée que jamais par les méchantes commères du voisinage, qui parodient, en leur patois, le mot fameux de Ninon: *Oh! le bon billet qu'a La Châtre!*

En effet, le compagnon Reinold, devenu maître tonnelier, riche, établi, considéré dans sa ville natale, en passe d'être nommé bourg-mestre, oublie complètement Marguerite et l'engagement qu'il a signé. Il va s'unir à une demoiselle bien élevée, bien apparentée, bien dotée et passablement coquette. On la nomme Mlle Berta, et quoique les fiançailles ne soient pas encore célébrées, elle paraît avoir déjà pris le gouvernement du ménage. Elle protège les ouvriers, surtout le contre-maître Tobias, qu'elle trouve fort de son goût, donne des avis sur l'ameublement, marchande les étoffes et choisit les servantes. Sur ces entrefaites on sonne à la porte de maître Reinold ou plutôt de maître Martin, comme on l'appelle dans le pays, depuis qu'il a hérité de son oncle. Une jeune fille, pauvrement vêtue, pâle, épuisée, tombant de fatigue et de faim, se présente à la future Mme Reinold et demande à entrer chez elle en qualité de domestique. Berta, qui a le cœur compatissant, bien que sa tête soit un peu légère, interroge la petite sur ses antécédens, sa famille, son lieu de naissance, et, de fil en aiguille, l'orpheline, encouragée par ce touchant accueil, raconte son aventure et montre son billet. Vous voyez d'ici la surprise et le dépit de la bourgeoise! Elle est sur le point de chasser la pauvre enfant, lorsque un mot, un simple mot, prononcé par un de ces hasards qui sont la providence des vaudevilles, lui apprend que Marguerite est sa sœur, une sœur du côté gauche, qu'elle cherchait depuis longtemps. La colère de Berta n'est pas moins vive, mais elle change d'objet. C'est le traître Reinold qu'il faut contraindre à tenir sa promesse, et à réparer le tort qu'il a fait à Marguerite. Il ne s'agit que de remplir le fameux billet; mais, pour plus de sûreté et afin qu'aucune formalité ne soit omise, Berta s'adresse à maître Jacobus, une espèce de Shylock en sabots, colporteur de profession, facteur dans ses momens perdus, légiste par goût, qui, au lieu d'écrire une promesse de mariage au-dessus de la signature du tonnelier, rédige une cession de biens en faveur de Marguerite, cession dont il compte profiter en épousant plus tard la petite.

Reinold est furieux: on le serait à moins. Il croit que Marguerite est complice de ce tour infâme; il l'accable de reproches et d'outrages, reprend sa veste et ses outils, et se dispose, la rage au cœur, à quitter cette maison maudite avec tout ce qu'elle contient. Les deux sœurs sont au désespoir de se voir ainsi trahies par un coquin et soupçonnées par un honnête homme. Maître Jacobus ne le portera pas en paradis. Par un tour de gobelet dramatique qui m'a fait admirer l'adresse surprenante de MM. de Leuven et Brunswick, les jeunes filles, plus heureuses que sages, rentrent en possession du billet dont elles s'étaient si imprudemment dessaisies, et ce coquin de Jacobus, plus imbécile encore que fripon, est chassé à

grands coups de pied dans le derrière.

Maître Reinold épouse Marguerite, et Berta donne sa main au jeune Tobias, qu'elle a toujours préféré, *in petto*, au gros tonnelier.

Le talent distingué, élégant et original de M. Gevaërt [Gevaert] s'était déjà révélé dans une petite pièce en un acte, qu'il a donnée au Théâtre-Lyrique, sous la direction de ce pauvre Seveste. On avait surtout remarqué dans *Georgette* un trio bouffe d'une verve et d'une gaîté charmantes. La nouvelle partition, beaucoup plus considérable, place décidément M. Gevaërt [Gevaert] au rang de nos meilleurs compositeurs. J'y reviendrai avec plus de soin et d'étendue, car je suis un peu serré aujourd'hui par l'abondance des matières. Pardon du mot, il est consacré.

Je dois signaler d'abord l'ouverture, ingénieusement conçue et fort bien instrumentée, un chœur tyrolien avec accompagnement de cors d'une couleur ravissante, un joli duo entre soprano et ténor, un chœur de femmes, une romance en *mi mineur* d'une mélodie touchante et simple: voilà pour le premier acte. Le second acte abonde en mélodies charmantes et en morceaux bien faits: un beau chœur d'ouvriers, les couplets du tonnelier de Bamberg, les couplets de Meillet en trio, où s'encadre le mot *de profundis* d'une façon si neuve et si plainte, et que le public a voulu entendre deux fois; la romance en *ré majeur*: *Je suis soumise*, le duo des deux femmes bruyamment applaudi, mais dont la stretta rappelle un grand nombre de duos italiens, celui de *Linda*, entre autres; un petit trio délicieux: *Il l'a dit et juré*, que nous engageons les artistes à dire très doucement, tout à fait *sotto voce*; l'effet en sera plus grand, surtout si l'orchestre veut bien ne point couvrir les voix. Cet acte est si riche et si bien rempli que l'auteur peut sacrifier sans regrets les deux couplets de la fin. Ces couplets sont d'une tonalité ingrate et d'une modulation difficile; quand M. Gevaërt [Gevaert] les donnerait à chanter successivement à tous les artistes de la troupe, il n'en serait pas plus avancé. Le troisième acte s'ouvre par des couplets comiques sur le fameux thème: *Frappez, j'ai quatre enfans à nourrir*. Vient ensuite un beau duo d'amour entre Reinold et Marguerite. A ce duo succède pièce se termine par un large et beau finale, le meilleur morceau de l'ouvrage, et qui suffirait, à lui seul, à faire la réputation d'un compositeur.

M. et Mme Meillet sont l'ame, la vie et l'esprit de la nouvelle pièce; ils chantent fort bien tous deux; ils jouent avec infiniment de verve et d'entrain. Colson marche à grands pas dans la voie du succès; il a trouvé moyen d'être amusant, gracieux et comique dans un rôle odieux et repoussant. Le nouveau ténor, M. Léon Achard, a bien montré qu'il était digne fils d'un de nos plus charmans comédiens. Il a une fort bonne tenue, un ton parfait, dégagé, simple, naturel. Sa voix, qui n'est pas encore formée, promet d'être agréable, juste et sympathique. On l'a très bien accueilli.

Mais la grande affaire de la soirée était l'apparition d'une nouvelle artiste qui a conquis, du premier coup, la faveur et les bonnes grâces du public: nous voulons parler de Mme Deligne-Lauters. Ces deux noms nous apprennent que la débutante est mariée. On ne s'en douterait pas, vraiment, tant elle est jeune, petite, mignonne. Elle a dix-neuf ans à peine, et on lui en donnerait quinze tout au plus. Elle ne vient pas au coude de ses camarades; elle a une jolie tête, un joli sourire, des dents de perle, un air modeste, timide et charmant. Quand on l'a vue paraître avec sa petite mine et sa démarche embarrassée, ne sachant trop que faire de ses bras ni de quel côté se tourner, troublée, effarée éblouie par les feux de la rampe, on a tremblé pour elle; aussitôt qu'elle a ouvert la bouche, on a été touché, charmé, attendri. Elle a une voix d'une beauté rare; mais ce qui fera sa fortune et la fortune du théâtre, c'est qu'il

LE CONSTITUTIONNEL, 10 octobre 1854, p. 2.

y a du cœur dans cette voix. C'est une sensibilité exquise et profonde, heureux don de la nature, que les professeurs n'ont pas eu le temps de gâter. On voit que la jeune artiste ne songe pas à produire de l'effet; elle chante comme elle sent; elle se garde bien d'imprimer à ses notes cette vibration prolongée, fausse, artificielle, qui est à l'organe des chanteurs ce que le fard est au visage. Encore un bon numéro que M. Perrin vient de tirer à la grande loterie du succès.

LE CONSTITUTIONNEL, 10 octobre 1854, p. 2.

Journal Title: LE CONSTITUTIONNEL

Journal Subtitle: Journal politique, littéraire, universel

Day of Week: Tuesday

Calendar Date: 10 Oct 1854

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year: 39

Series:

Issue: 283

Livraison:

Pagination: 2

Title of Article: Feuilleton du Constitutionnel, 10 Octobre

Subtitle of Article: Revue Musicale. Théâtre-Lyrique: *Le Billet de Marguerite*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswich; musique de M. Gevaërt [Gevaert]; débuts de Mme Deligne-Lauters et de M. Léon Achard.

Signature:— P.-A. Fiorentino

Pseudonym —:

Author: — P.-A. Fiorentino

Layout: Feuilleton

Cross-reference: